

« La même attention en égal suspens » : du transfert en architecture

Hugo Martin

DANS **VST - VIE SOCIALE ET TRAITEMENTS** 2023/3 (N° 159), PAGES 5 À 10
ÉDITIONS ÉRÈS

ISSN 0396-8669

ISBN 9782749278025

DOI 10.3917/vst.159.0005

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-vie-sociale-et-traitements-2023-3-page-5.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Érès.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

« La même attention en égal suspens » : du transfert en architecture

5

HUGO MARTIN

Historien de l'art, documentaliste de terrain à La Preuve par 7, enseignant à l'ENSCI.

Au nord de Bordeaux, Claveau est une cité-jardin construite après la guerre. « Je n'ai pas envie de dire que c'est une cité. C'est un petit village », rectifie Elena Glykos qui y habite depuis plus de vingt ans. Un petit village, donc, de 245 maisons bâties par la municipalité pour y accueillir quelques-uns de ses fonctionnaires, les gaziers de la régie voisine et les ouvriers du port.

Des maisons de taille variée, en brique et en parpaings enduits à la chaux, livrées brutes de finition et sans chauffage, que leurs habitants ont aménagées avec le temps. Chacune a son jardin, parfois vaste. Les plus anciens se souviennent des bals organisés dans la salle des fêtes. Sans minorer certains travers sociaux des cités-jardins – le paternalisme des patrons, le moralisme des bailleurs, la surveillance des concierges... –, ces lieux redeviennent aujourd'hui un modèle désirable : des rues aérées et des maisons basses en marge d'un bâti d'immeubles relativement dense ; un « trou de verdure » dans une ville minérale.

Mais la référence rimbaldienne est ambivalente. Malgré une première réhabilitation dans les années 1980, les maisons de Claveau se dégradent, les dossiers de réclamation s'accumulent. Rien n'est fait au présent ; on préfère se réserver pour un grand projet futur qui n'arrive jamais.

Les anciens ouvriers vieillissent. La salle des fêtes est démolie. L'arrêt du tramway est aléatoire. Claveau, communiste, n'est pas sur la carte d'une municipalité à droite depuis la Libération. D'ailleurs, Claveau ne figure même pas sur le plan de la ville délivré aux voyageurs de passage. La liberté si longtemps ressentie par les habitants, aménageant l'intérieur à leur guise, abattant là un mur, remplaçant ici des menuiseries, construisant une extension dans le jardin, échangeant même de maison au gré de l'évolution des familles, cette liberté consentie par la ville dans des logements sociaux pourtant très normés et encadrés par une législation stricte, devint une manière d'indifférence, de délaissement, puis d'abandon.

En 2006, la ville revend la cité-jardin à un bailleur social, qui décide de remettre les maisons « à niveau », notamment sur le chauffage et l'isolation. Le chantier est

6

confié à l'agence de Nicole Concordet, qui constate vite que chaque maison est singulière. Certaines sont finement entretenues, d'autres sont toujours brutes de finition et sans chauffage. Si, à l'origine, Claveau s'est construit avec trois typologies de maisons, il y en a aujourd'hui presque autant que d'habitants. Une réhabilitation uniforme serait donc absurde, qui araserait aussi la variété des histoires individuelles et des savoirs constructifs mis en œuvre par les locataires aux fins d'habiter leur logement.

Dès lors, un chantier différent se profile. Ou plutôt 245 petits chantiers. Un budget d'ensemble est établi avec un forfait identique pour chaque maison, minoré lorsque celle-ci nécessite peu de travaux, majoré à l'inverse. Cinq architectes de l'agence sont quotidiennement à Claveau et dressent une fiche par maison, redessinant le plan actuel à partir du plan standard d'origine, dialoguant avec chaque habitant sur les transformations qu'il a produites par le passé, les embellissements dont il aurait le désir et sur ses éventuelles capacités à les réaliser.

Elena Glykos résumera ainsi cette aventure : « Quand nos maisons n'étaient pas en bon état, on restait chez nous. Maintenant que c'est bien chez nous, on sort volontiers s'occuper du reste. » Le reste constitue la seconde partie de la réhabilitation, les espaces publics, communs, dont la réflexion a été entamée dès le début du chantier avec la construction de la base-vie et de jardins partagés.

À première vue, la phrase de cette habitante peut sembler surprenante, à tout le moins contre-intuitive. Si notre maison n'est pas confortable, pourquoi ne pas justement se réfugier dans les espaces publics extérieurs ? Et dès lors qu'elle le redevient, pourquoi ne pas plutôt rester chez soi ? Nous pourrions répondre par une intuition psychologique, où la maison serait

la métaphore de la conscience : il convient, d'abord, de bien se considérer soi-même, d'avoir un sentiment de soi confiant pour ensuite être capable de se projeter vers les autres, dans le monde. L'architecte Nicole Concordet précise : « À partir du moment où des gens sont venus chez eux, que leur intimité a été partagée avec d'autres, les habitants se sont sentis davantage en sécurité pour aller vers les autres et sortir. » L'idée directrice du chantier était, en effet, de s'atteler en premier lieu aux travaux intérieurs, aux espaces intimes, et d'abord aux interventions d'urgence avant les opérations d'embellissement, pour se tourner, dans un second temps, vers les espaces extérieurs. Notre première intuition doit donc être déployée dans une dimension relationnelle : c'est parce que les architectes ont pris les habitants de Claveau en considération, sont entrés chez eux et ont longuement discuté, que ces derniers ont pu se sentir sécurisés, confiants, réhabilités. Une relation s'est instaurée. Cette relation, nous aimerions la caractériser. Et faire ainsi l'hypothèse qu'elle peut être notamment éclairée par le concept de transfert psychanalytique.

Le transfert est ce « processus par lequel les désirs inconscients s'actualisent sur certains objets dans le cadre d'un certain type de relation établi avec eux et éminemment dans le cadre de la relation analytique. [Il] est classiquement reconnu comme le terrain où se joue la problématique d'une cure psychanalytique, son installation, ses modalités, son interprétation et sa résolution¹ ». À lire cette définition, où il est notamment question de « terrain » et « d'installation », c'est sans doute parce que la psychanalyse se figure l'appareil psychique en termes topiques, topographiques, qu'il est loisible de l'apparier avec l'architecture. Le transfert, relation de confiance et de résistance mêlées, pose

aux deux protagonistes, l'analysé et l'analyste, l'habitant et l'architecte, une double question : « Quel est mon désir d'être là ? » et « À quelle place ai-je été mis ? ».

Une question de place et de désir : l'architecture informée par la psychiatrie institutionnelle

La première interrogation est au cœur du projet de réhabilitation de Claveau, travaillé avec des habitants dont personne, depuis trente ans, n'avait interrogé les désirs et par de jeunes architectes en permanence qui questionnent ainsi les contours de leur nouveau métier. Là encore, ce processus personnel et relationnel s'institue, même s'il les précède, dans des lieux – ces maisons patiemment aménagées par leurs habitants – et dans des places, c'est-à-dire dans des positions. Position géographique – la cité-jardin aux marges de la grande ville ; position politique – un savoir constructif vernaculaire délaissé par les décideurs ; position sociale – des habitants souvent âgés, fragiles, certains malades et des architectes censément experts dans l'art de bâtir. Le chantier de réhabilitation, tout comme le processus du transfert, vise donc à faire changer de place, à faire se déplacer, aussi bien les habitants que les architectes.

Ce saut de l'architecture vers la psychanalyse n'a rien d'artificieux. « S'il y a du désir, écrivait le psychiatre et psychanalyste Jean Oury dans ces mêmes pages, il y a une dimension, si minime soit-elle, analytique, psychanalytique, au sens de Freud². » D'ailleurs, le transfert, qu'il évoquait dans ce texte, était pour lui « une chose tout à fait banale » dont il s'agissait de « faire la cartographie » quotidienne. Précisons, comme Oury, que nous entendons ici le transfert non pas dans une vision limitée à la séance analytique mais dans un spectre extensif,

élargi à l'ensemble de la cure. De même que les architectes de Claveau déploient leur métier bien au-delà d'une visée purement constructive. De même ce texte veut-il faire résonner l'architecture comme pratique de soin au-delà du médical. Soulignons, pour conclure ce point de méthode, que cette hypothèse du transfert dans la relation habitant-architecte n'entend nullement assimiler celui-ci à un patient et celui-là à un médecin, mais vise bien à inquiéter la frontière tenace entre soi-disant sachants et non-sachants³. Il ne s'agit donc pas ici de psychanalyser ou de psychologiser l'architecture mais de poser la question éthique de ce que peut une architecture informée par la psychanalyse et par une certaine psychiatrie.

Le transfert : les habitants désirent

Les architectes appellent donc tous les habitants de la cité-jardin. Ils vont chez chacun d'entre eux dessiner ensemble cette fiche qui contient tout à la fois un récit de vie, un plan de maison et une projection de désirs conscients ou laissés en réserve. « Les particularités du transfert, écrivait Freud, [...] deviennent compréhensibles si l'on considère que ce ne sont justement pas les seules représentations d'attente conscientes, mais aussi celles qui sont tenues en réserve ou inconscientes, qui ont instauré ce transfert⁴. » Les architectes se déplacent – physiquement et dans leur posture : ils ne sont plus seulement experts en construction mais se font, de leur aveu même, un peu sociologue, un peu psychologue. Ils se « laissent surprendre par tout fait inattendu⁵ ». Le temps passant, ils connaissent les noms de tous les habitants, « toutes leurs adresses et leurs problèmes de santé ». Or, dans ses « Conseils au médecin dans le traitement psychanalytique », Freud ne lui assignait-il

8

pas justement comme première tâche de « garder en mémoire tous les innombrables noms, dates, détails du souvenir, idées incidentes...⁶ » ?

L'habitant également se transforme puisqu'il est reconnu, et par ceux-là mêmes qu'il imagine être sachants, comme le premier expert, le véritable connaisseur de sa maison. Le voilà lui aussi qualifié, réhabilité dans sa liberté de choix.

Mais ce récit serait quelque peu enjolivé si l'on en retranchait les résistances qu'un tel projet a pu d'abord susciter. Les architectes ont parfois dû s'y reprendre à plusieurs reprises avant que certains habitants ne décrochent leur téléphone, quand d'autres leur ont directement raccroché au nez. Dans son texte sur le transfert, Freud s'interroge très tôt sur la résistance que ce processus provoque : « Une énigme demeure quant à savoir pourquoi dans l'analyse nous sommes confrontés au transfert comme à la plus forte résistance contre le traitement. » « Ceux qui nous raccrochaient au nez, c'est parfois parce qu'ils n'attendaient que ça, qu'on vienne les voir », répond Louise Cortella, l'une des cinq architectes en permanence sur le chantier. L'intuition serait parfois juste, si l'on en croit Freud, qui, quelques pages plus loin, écrit : « Il est bien clair que l'aveu d'un souhait interdit devient particulièrement malaisé lorsqu'il doit être fait à la personne même à qui il s'adresse. [...] Pourtant, c'est justement là où le patient cherche à parvenir, quand il fait coïncider le médecin et l'objet de ses motions affectives. » Autrement dit, s'il était courant aux habitants de Claveau d'échanger leurs désirs de transformation entre eux, ceux-ci deviennent plus délicats à exprimer face aux architectes précisément chargés de les réaliser. Cette résistance est parfois à la mesure du sentiment d'abandon, de forclusion. Le souci de l'analyste ou, ici, de l'architecte serait de

rendre ces désirs « à nouveau accessibles à la conscience, et finalement de les mettre au service de la réalité⁷ ».

Il ne faudrait, cependant, pas enfermer l'histoire de ce chantier dans une relation strictement interpersonnelle entre un architecte et un habitant, cette ambition de « constituer une foule à deux⁸ ». Tous les acteurs de cette aventure ont vu leur pratique coutumière déplacée. Les entreprises, qui durent trouver le juste équilibre productif et financier pour faire « de la dentelle à la chaîne ». Mais aussi le bailleur social, initiateur de la démarche mais finalement moins au fait de ses locataires que les architectes eux-mêmes.

Le transfert polyphonique : les habitants (s') émancipent

Dès lors, élargissons la théorie freudienne du transfert à une vision collective, multi-référentielle, polyphonique. C'est ainsi que François Tosquelles qualifiait son idée du transfert. Polyphonique, il l'était nécessairement au sein de cette psychiatrie institutionnelle qui, durant la guerre, voulut « désaliéner et critiquer la dimension concentrationnaire des établissements psychiatriques⁹ ». L'hôpital doit être « considéré comme un instrument de soins » qui réfléchit sur lui-même, « un organisme vivant intégré à la société, donc échangeant avec elle, les malades étant impliqués dans la vie sociale par des responsabilités les réintégrant à un réel circuit d'échanges dans et hors les murs. [...] Le collectif (membres du personnel et personnes hospitalisées) fonctionne alors comme une microsociété où ces liens permettent au sujet d'occuper une place comme sujet responsable. Les soignants sont sollicités au niveau de leur compétence existentielle, afin de pouvoir établir avec chaque patient des liens d'un

nouveau genre qui tiennent compte de la singularité de chacun ». D'où le fait que la focalisation du transfert n'opère plus sur une seule personne mais qu'elle « se diffracte en plusieurs points de projection sur des humains, des non-humains, des lieux, des choses ».

Réflexion sur sa propre pratique architecturale et les institutions qui l'encadrent ; ouverture du chantier à la société (habitants, entreprises, compagnons bâtisseurs, bailleur social, étudiants...) ; responsabilisation des habitants dans la réhabilitation de leur maison et de leur quartier ; formation d'une communauté disparate où circulent les savoirs de chacun ; le chantier comme aventure humaine avant même d'être architecturale. Il est facile de saisir en quoi les principes de la psychiatrie institutionnelle ont pu servir, même inconsciemment, de fondements à cette pratique de l'architecture.

Apparier ensemble ces deux disciplines pour les faire réfléchir l'une sur l'autre, Jean Oury nous y invite. À plus de vingt ans de distance, deux de ses séminaires organisés à Sainte-Anne (1988 et 2012) auront pour sujet le transfert, que lui nommera *dissocié*. Dans le second séminaire, il s'attarde sur l'architecte Henri Gaudin, avec qui il a dialogué, et à l'importance que celui-ci conférait aux seuils, aux espaces *entre*, « entre les maisons, entre les rues, entre deux sillons de rues étroites ». Il était encore question d'interstice pour forcer les choses figées à se déplacer un peu. Comment, alors, ne pas songer à ce qui représente, sur le chantier de Claveau, l'aménagement extérieur le plus visible, ce sas, ce vestibule que les architectes construisirent en bois sous le porche de chaque maison ? Manière de laisser une trace mais aussi d'offrir aux habitants un espace entre l'intérieur et

l'extérieur, entre l'intime et le collectif, que chacun s'est ensuite approprié à sa façon.

Car telle fut la tension permanente de ce chantier : ménager ensemble les désirs individuels et le souffle collectif, maintenir un travail personnalisant tout en s'appuyant sur le groupe. Après tout, pour décrire la coïncidence entre le désir et l'objet qui le porte, Freud emploie le verbe *zusammenfallen* qui signifie « mettre ensemble », ce qui résume assez bien l'ambition du projet de Claveau.

Sortir vers les autres, la seconde opération que racontait cette habitante au début du texte, ne fut pas simple non plus. « Il fallait que chaque habitant se mette dans l'esprit de dépasser le "c'est pour moi" en se disant "c'est aussi pour tout le monde", raconte Louise Cortella. Ils avaient d'abord eu l'impression que l'on faisait les travaux pour eux et, d'un coup, ça a été difficile quand ils se sont rendu compte qu'ils n'étaient pas seuls. » Ou comment transformer la plainte individuelle en désir collectif.

D'où l'importance des moments et des lieux partagés : présentation d'une vaste maquette du quartier ; permanences dans le centre d'animation ; puis construction d'une grande base-vie en bois devenue lieu de rassemblement pour les ouvriers et les habitants ; chantier d'édification d'une roseraie partagée – eux qui presque tous cultivent cette fleur dans leur jardin –, d'abribus, d'un pigeonnier et d'une scène pour accueillir des concerts. Après avoir investi l'intérieur, les architectes et les habitants peuvent se consacrer à ranimer l'espace public. « Les gens sortaient de chez eux et étaient ensemble, continue Louise Cortella. Au bout de la quatrième permanence, certains habitants qui venaient tous les vendredis ont commencé à expliquer eux-mêmes le projet aux autres. À ce moment-là, on s'est dit : "c'est bon". »

Substituer à la vacance la variété, une diversité nouvelle d'espaces, une liberté de circulation neuve. Jean Oury expliquait que l'une des clés d'un espace éthique était sa diversité. Pouvoir s'accrocher aussi bien à un humain qu'à un animal, une plante, un lieu, une chose. « C'est dans cette sorte de dispersion [...] qu'on doit pouvoir obtenir quelque chose qui est de l'ordre d'une recollection du corps¹⁰. » Du corps intime mais également des corps entre eux. Relier à nouveau entre eux des voisins que l'état de leur quartier isolait chez eux, rabouter ce qui a été séparé. Et pour ce faire, œuvrer, malgré l'enveloppe uniforme de la cité-jardin, à une architecture, c'est-à-dire à un monde, hétérogène et multiple. « Quand on est artiste, raconte une habitante, on a tendance à être isolée dans son coin, à créer et à exposer. Avec cette aventure, mon art est sorti de chez moi et j'ai eu envie qu'il soit participatif. » Pour preuve, la base-vie, qui sur n'importe quel autre chantier est démontée une fois celui-ci à son terme, est toujours en place. On y bricole, on s'y réunit, on y fait la fête.

Aucune des architectes de ce projet n'a la naïveté de croire qu'améliorer les maisons et les espaces de Claveau ait suffi à en aider les habitants. Reste que cette méthode d'accorder, comme le conseille Freud, « à tout ce qu'il nous est donné d'entendre la même attention en égal suspens¹¹ » participe d'une vision élargie de l'architecture et du soin. Travailler à ce que l'architecture, d'une part, convertisse le sentiment d'abandon des habitants de Claveau en un sentiment de liberté, c'est-à-dire d'autonomie et de responsabilité, et que, d'autre part, cette conversion opère un déplacement dans l'enseignement, la commande et la pratique de cette discipline n'est pas la moins noble des gageures éthiques et politiques. Après tout, Jean Oury n'avait-il pas

baptisé les statuts de sa clinique de La Borde *La constitution de l'An I* ? Comme un appel à ses patients et à ses praticiens, sinon révolutionnaire, du moins émancipateur.

RÉSUMÉ

À travers l'exemple d'une méthode originale de réhabilitation d'une cité-jardin à Bordeaux, qui instaure une relation de confiance émancipatrice entre les habitants et les architectes, l'article fait l'hypothèse que cette relation peut être éclairée par le concept de transfert psychanalytique et pose la question éthique de ce que peut une architecture informée par la psychanalyse et la psychiatrie institutionnelle.

MOTS-CLÉS

Architecture, urbanisme, psychanalyse, psychiatrie institutionnelle, transfert, soin.

Notes

1. J. Laplanche, J.-B. Pontalis, D. Lagache (sous la direction de), *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Puf, 1998, p. 492.
2. J. Oury, « Liberté de circulation et espace du dire », *vst*, n° 65, 2000.
3. Ou plutôt, reprenant la distinction de la juriste Mireille Delmas-Marty, entre *savants* (titulaires d'un savoir érudit) et *sachants* (détenteurs d'un savoir du vécu), dont les connaissances doivent évidemment se croiser, se partager et se niveler. Cf. *Aux quatre vents du monde*, Paris, Le Seuil, 2016.
4. S. Freud, « Sur la dynamique du transfert », dans *Œuvres complètes*, t. XI, Paris, Puf, 1998, p. 109.
5. La citation est autant de l'architecte Nicole Concordet que de Freud, qui l'écrivait en 1912 dans ses « Conseils au médecin dans le traitement psychanalytique », dans *Œuvres complètes*, t. XI, Paris, Puf, 1998, p. 145-154.
6. S. Freud, « Conseils... », *op. cit.*, p. 145.
7. S. Freud, « Sur la dynamique... », *op. cit.*, p. 111.
8. J. Sedat, « De l'usage du transfert : une conception psychanalytique », *Le Carnet psy*, n° 125, 2008, p. 28-31.
9. C. de Luca-Bernier, « Logique du soin en psychothérapie institutionnelle », *Le Coq-Héron*, n° 206, 2011, p. 98-106.
10. J. Oury, « L'homme et sa folie », dans *Onze heures du soir à La Borde*, Paris, Galilée, 1980, p. 213.
11. S. Freud, « Conseils... », *op. cit.*, p. 146.